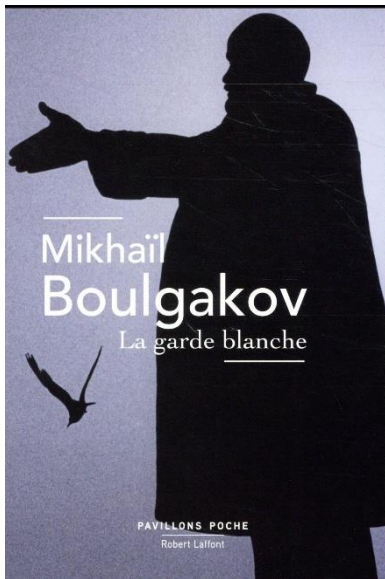


La Garde blanche, de Mikhaïl Boulgakov



Médecin de formation comme TCHEKHOV, qui est de trente ans son aîné, Mikhaïl BOULGAKOV (1891-1940) est devenu en Occident un auteur-culte pour Le Maître et Marguerite. On connaît aussi son Roman de Monsieur de Molière, portrait biographique aussi subjectif qu'enthousiaste dédié à l'auteur de L'Avare et du Bourgeois Gentilhomme, que Boulgakov traduisit et fit jouer à Moscou.

Mais on n'aurait garde d'ignorer le reste de son œuvre, en particulier son premier roman, d'inspiration largement autobiographique : La Garde blanche (1925), qui ne sera publié en URSS qu'en 1966, et en version non expurgée seulement en 1973.

Le récit est situé à la charnière de 1918-1919, « année terrible » pour l'Ukraine :

« Grande et terrible fut cette année, mil neuf cent dix-huitième de la naissance du Christ. Mais 1919 fut encore plus terrible. »¹

1918-1919 : le peuple ukrainien est écartelé entre la fin de la guerre mondiale, les tentatives conflictuelles pour fonder une République ukrainienne, l'avancée bolchévique de l'Armée rouge, la résistance monarchiste de l'Armée blanche, les pogroms commis par les milices... Les troupes allemandes remmènent dans leurs bagages Skoropadsky, général russe devenu leader nationaliste, rapidement évincé par Petlioura, à son tour chassé par l'Armée rouge, en février 1919, cependant que le général royaliste Denikine. reconstruit les troupes « blanches ».

Le titre du roman ne fait pas mystère du point de vue qui organise le récit. La fratrie des Tourbine : Alexis, l'aîné, Helena et Nikola, va devoir renoncer à sa fidélité à la monarchie, quitter la douillette demeure familiale et finir par accepter le pouvoir bolchevik. Mais rappelons-nous, pour nous prémunir des lectures simplificatrices, que Boulgakov, constamment victime d'une censure qu'il ne se priva jamais de railler, reçut pour son adaptation au théâtre de La Garde blanche censurée : Journées des Tourbine², aussi bien le soutien de Stanislavski que celui de... Staline, qui regardait l'œuvre comme l'une des meilleures du répertoire.

Loin des appuis dont l'auteur aurait aimé se passer, par-delà l'obscurantisme de la dictature totalitaire et la violence mercenaire sous toutes ses formes, La Garde blanche, comme toute l'œuvre de Boulgakov, affirme avec une indépendance insolente le droit au bonheur privé, la valeur de l'humanité où qu'on la trouve, et, trait rarissime qui est comme sa signature, la survie de l'humour au cœur même de la tragédie.

Sur la carrière théâtrale de Boulgakov et les adaptations de *La Garde Blanche* au théâtre sous le titre *Journées des Tourbine*, on consultera le livre de Marie-Christine Autant-Mathieu, *Le Théâtre de Mikhaïl Boulgakov*, ed. L'Âge d'homme (voir https://books.google.fr/books?redir_esc=y&hl=fr&id=fbSPj4s7QTYC&q=garde+blanche#v=snippet&q=garde%20blanche&f=false)

¹ Mikhaïl Boulgakov, *La Garde blanche*, trad. du russe par Claude Ligny, Robert Laffont, 1970, Troisième partie, chap. 20, p.322. Ce chapitre, dernier du livre, décrit avec un réalisme terrible un crime antisémite dont Boulgakov fut témoin.

² Nom de la famille dépeinte dans le roman, qui était le propre nom de la grand-mère de Boulgakov.

Deuxième partie

Chapitre 8

Cette partie décrit non sans amère ironie la marche sur Kiev (« la Ville ») de l'armée constituée par Symon Petlioura.

Lambeaux de brouillard. Le gel aux griffes acérées et aux pattes velues, la neige sombre des nuits sans lune que l'aube blanchissait, par-delà la Ville, au loin, les coupoles bleues semées d'étoiles d'or des églises, et, brillant jusqu'au jour qui montait de la rive moscovite du Dniepr, à une hauteur vertigineuse au-dessus de la Ville, la croix de Saint-Vladimir.

Au matin, elle s'éteignit. Et les lumières de la terre s'éteignirent. Mais le jour apportait peu de clarté et promettait de rester gris, avec cet écran impénétrable de nuages qui s'étendait à faible hauteur sur l'Ukraine.

Dans le village de Popelioukha, à quinze verstes de la Ville, le colonel Kozyr-Liechko s'éveilla précisément avec l'aube, à l'heure où un petit jour aigre entra par les deux fenêtres étroites et myopes de la chaumière. Le réveil de Kozyr coïncida avec ce mot :

— Disposition.

Il crut d'abord avoir vu ce mot dans la chaleur douillette de ses rêves, et même avoir voulu l'écarter de la main, parce que c'était un mot froid. Mais le mot était bien là, entré avec le visage rouge, couvert de boutons repoussants, de l'ordonnance du colonel, et une enveloppe froissée. D'une sacoche à fenêtre de mica, Kozyr tira une carte qu'il étala au jour, y trouva le village de Borkhouny, puis le hameau de Biély-Gaï, suivit de l'ongle les routes bordées, comme de chiures de mouches, de petits points noirs qui représentaient les arbres, et arriva ainsi à une énorme tache noire — la Ville. L'homme aux boutons rouges puait le tabac de troupe, supposant sans doute qu'on pouvait fumer en présence du colonel et que cela ne pouvait affecter en rien la marche de la guerre, — et fumer du tabac de mauvaise qualité, le même, d'ailleurs, que fumait Kozyr.

Kozyr devait engager le combat sans délai. Il accueillit cette perspective avec entrain, bâilla largement, et endossa sa buffleterie dont il passa les baudriers par-dessus ses épaules. Cette nuit, il avait dormi en capote, sans même enlever ses éperons. La paysanne entra, avec son agaçant pot de lait. Jamais Kozyr n'avait bu de lait, et il n'allait pas commencer maintenant. Puis des gamins, sortis on ne sait d'où, se glissèrent dans la chaumière. Le plus petit posa son derrière nu sur le banc où il se mit aussitôt à glisser furtivement, pour atteindre le mauser du colonel. Mais il fut devancé par Kozyr, qui prit le pistolet et le rangea dans son étui, qu'il boucla.

Jusqu'en 1914, Kozyr avait été instituteur de village. En 1914, il partit pour la guerre dans un régiment de dragons, et en 1917 il était nommé officier. Et l'aube du 14 décembre 1918, sous l'étroite fenêtre de la chaumière, trouva Kozyr colonel de l'armée de Petlioura, et personne au monde (et Kozyr moins que quiconque) n'aurait

pu dire comment cela s'était produit. Or, cela s'était produit parce que la guerre s'était révélé pour lui, Kozyr, une véritable vocation, alors que l'enseignement n'avait été qu'une longue et grossière erreur. C'est bien, d'ailleurs, ce qui arrive le plus souvent dans notre existence. Pendant vingt ans de suite, un homme accomplit une tâche quelconque — par exemple, enseigner le droit romain —, et la vingt-et-unième année, il s'aperçoit soudain qu'il n'a que faire du droit romain, qu'il n'y a même jamais rien compris et qu'il n'aime pas ça, et qu'en réalité, il est un fin jardinier et brûle d'amour pour les fleurs. Cela vient, probablement, de l'imperfection de notre organisation sociale, qui fait que bien souvent, c'est seulement vers la fin de leur vie que les gens trouvent leur véritable place. Kozyr la trouva, lui, à quarante-cinq ans. Jusque-là, il n'avait été qu'un mauvais instituteur, brutal et ennuyeux.

— Dites donc à ces moutards de sortir d'ici, et à cheval, dit Kozyr en bouclant sur son ventre un ceinturon qui grinçait.

Des fumées montaient des chaumières blanches de Popelioukha, que quittait le régiment du colonel Kozyr, composé de quatre cents sabres. La fumée du tabac de troupes flottait au-dessus des rangs, et entre les jambes de Kozyr trottait nerveusement un étalon bai. À une demi-verste en arrière du régiment, les traîneaux des bagages faisaient crisser la neige. Le régiment brimbalait en selle, et dès qu'on fut sorti de Popelioukha, une bannière bicolore, bleue et jaune, se déploya en tête de la colonne.

Kozyr ne pouvait souffrir le thé. Ce qu'il préférait par-dessus tout, le matin, c'était un coup de vodka. Il aimait le tord-boyaux. Il en avait été privé pendant quatre ans, mais sous l'Hetman la vodka était revenue dans toute l'Ukraine. Coulant de la gourde grise, la vodka alluma dans les veines de Kozyr des flammes joyeuses. La vodka passa aussi dans les rangs des cavaliers, coulant des bidons pris au dépôt de Biélaïa-Tserkov. Aussitôt, une chanson éclata dans les trois rangs de la colonne de tête, lancée par des voix de fausset. Au cinquième rang, les basses reprirent le refrain en pleine gorge. (...)

— C'est ça ! De la gaieté, les gars ! cria Kozyr, et les trilles du rossignol s'envolèrent sur les champs enneigés de l'Ukraine.

On traversa Biély-Gay, tandis que le brouillard s'effiloçait et que les chemins se noircissaient de monde, grouillaient et bruissaient. Après Gaï, au croisement des routes, les cavaliers laissèrent passer une troupe de quinze cents fantassins. Les premiers rangs de ceux-ci portaient tous le même touloupe bleu de solide drap allemand. Ils avaient le visage fin et le corps svelte, et ils savaient porter le fusil. C'étaient des Galiciens. Ceux des derniers rangs, eux, étaient vêtus de longs cabans qui leur tombaient aux talons et ressemblaient à des blouses d'hôpital, serrés à la taille par des lanières de peau brute. Sur leur tête oscillaient des casques allemands, posés par-dessus leurs bonnets en peau de mouton. Leurs grosses bottes ferrées foulèrent la neige. Les chemins blancs qui menaient à la Ville étaient maintenant noirs de monde.

— Vivat ! crièrent les fantassins en passant devant la bannière jaune et bleu.

— Vivat ! mugit la forêt de lances de Biély-Gay.

Aux vivats répondit, en arrière et sur le flanc gauche, le grondement des canons. Le colonel Toropietz, qui commandait le corps des troupes chargées

d'investir la ville, avait envoyé, pendant la nuit, deux batteries au bois de Kiev. Et dès l'aube, les canons disposés en large demi-cercle dans l'océan de neige avaient commencé à tirer. Le fracas des obus de six pouces réveilla par vagues les grands pins de construction navale. Deux fois les obus tombèrent sur le gros bourg de Puscha-Voditsa. Au premier coup, les vitres des maisons assises dans la neige volèrent en éclats. Plusieurs pins furent réduits en copeaux, en soulevant des geysers de neige. Ensuite, il y eut plus aucun bruit à Puscha-Voditsa. Le bois retomba dans sa somnolence, et seuls, quelques écureuils apeurés bruissèrent furtivement dans la neige, parmi les troncs centenaires. Les deux batteries quittèrent alors les abords de Puscha-Voditsa pour se diriger sur le flanc droit. Elles traversèrent de vastes labours, puis les bois d'Ourotschicha, et, par un chemin creux, parvinrent à une bifurcation où elle se déployèrent, cette fois en vue de la Ville. Très tôt dans la matinée, à Podgorodnia, à Savskaïa, à Kourénievka, dans tous les faubourgs de la Ville, éclatèrent, haut dans le ciel, les premiers schrapnells.

Ce fut alors, sous les nuages bas chargés de neige, un crépitement continu, comme si quelqu'un eût joué avec un hochet géant. Dès le matin, les habitants étaient descendus dans les caves et dans le jour naissant, on pouvait voir des colonnes de junkers transis se replier vers le centre de la Ville. Du reste, les canons se turent bientôt, pour faire place aux joyeux vacarme de la fusillade, quelque part dans la banlieue nord. Puis la fusillade se tut à son tour.

